

Notice sur Alexandre Bourgeois

Cet homme, instituteur et pédagogue, lança le premier les bases du futur Collège Industriel du Chenit. Peu soutenu lors d'une première tentative faite au début des années soixante du XIXe siècle, avec quelques élèves à enseigner, il jeta l'éponge pour s'en aller à l'aventure aux Etats-Unis.

Dix ans plus tard, sans doute moins riche qu'il ne l'était en partant, il reprend le combat pour la formation d'une école secondaire. Cette fois-ci il tient le bon bout. Soutenu désormais par la population et les autorités, l'école se crée à la fin de 1876, pour être vraiment en fonction au début de 1877. Notre pédagogue en restera maître et directeur jusqu'en 1898, soit pendant plus de vingt ans.

Les méthodes d'Alexandre Bourgeois, fidèle dévot de Rodolphe Töpffer, pouvaient être assez particulières. Elles avaient du sens, ses élèves le suivaient.

Par son action pédagogique pionnière et par sa ténacité, on peut considérer Alexandre Bourgeois comme l'une des grandes figures combières du XIXe siècle. Il mérite non seulement toute notre attention, mais aussi toute notre reconnaissance.

Alexandre Bourgeois – Feuille d'Avis de la Vallée du 11 octobre 1917 –

Cet homme, bien connu dans notre contrée et qui y a exercé une influence éducatrice des plus heureuses, vient de mourir à l'âge de 88 ans. Un maigre cortège, cependant, lui a rendu les derniers devoirs.

Alexandre Bourgeois naquit le 3 octobre 1829. Originaire de Montagny sur Yverdon, il fréquenta l'école primaire de cette localité, puis le Collège d'Yverdon et obtint plus tard le brevet d'instituteur primaire. Après quelques années passées en Allemagne, il vint se fixer au Sentier en 1859 en qualité d'instituteur primaire. Vivement préoccupé du développement industriel de notre contrée, il eut l'intuition que celui-ci ne pourrait parvenir à son intégrité parfaite, qu'à la condition que la jeunesse eût à sa disposition un enseignement secondaire aiguillant les intelligences vers les questions techniques et professionnelles. Probablement avait-il déjà en vue à ce moment l'idée de travailler à la fondation d'une école professionnelle de l'horlogerie. Toujours est-il qu'il institua une classe secondaire qui fut suivie par un certain nombre d'élèves. Mais ne rencontrant pas dans l'autorité et dans le public l'appui voulu, il laissa tomber sa création et, en 1866, partit pour l'Amérique.

Aux Etats-Unis, Alexandre Bourgeois passa dix ans. Il s'y occupa d'agriculture, puis rentra dans l'enseignement. Il nous revint en 1876, dans une situation de fortune très précaire. Aussitôt il reprit ses chers projets et se démena de toutes ses forces pour fonder l'école qui lui tenait à cœur. Cette fois-ci il eut le bonheur de rencontrer l'appel nécessaire, non seulement dans le public éclairé, mais aussi dans l'autorité communale, et en automne de cette même année, il commençait son enseignement dans cette institution dont il a été la pierre d'angle, qu'il appela Ecole industrielle et qui est devenue le Collège scientifique actuel. Les premières années furent difficiles, sa ténacité, son robuste optimisme, sa persévérance inlassable que rien ne rebutait, sa puissance extraordinaire de travail eurent raison des difficultés amassées sur le chemin et, en 1893, lorsque se posa la question de construire un bâtiment pour loger l'établissement, la cause de l'enseignement secondaire était définitivement gagnée dans notre commune. Aussi, le jour où maîtres et élèves prirent possession de la bonne maison édifiée à leur intention, fut-il un des beaux jours de sa vie.



Alexandre Bourgeois (1829-1917).

On a un peu oublié chez nous le rôle joué par M. Bourgeois dans la fondation du Collège, et la jeune génération l'ignore sans doute totalement. Qu'on le sache bien, si nous avons aujourd'hui un Collège, où la jeunesse peut acquérir une bonne instruction secondaire et se préparer aux carrières techniques, c'est en grande partie à ce vénéré citoyen que nous le devons. Il a été l'un des principaux artisans de sa fondation et son plus ferme soutien pendant les premières années de son existence.

Alexandre Bourgeois a enseigné un peu toutes les disciplines du programme. Son savoir était encyclopédique et sa vocation pédagogique lui permettait d'exposer n'importe quel objet avec un succès incontestable. Alexandre Bourgeois était pédagogue dans l'âme et sa vocation était l'enseignement; il y excellait plus que tout autre. Ce qu'était son enseignement, tous ses anciens élèves se le rappelleront avec émotion et affection pour leur vieux maître. Il avait avant tout le don d'intéresser l'enfant, de susciter son attention, et quelle clarté, quelle lumière dans la parole. Après plus de trente ans, j'ai encore gravées dans la mémoire telles phrases qui jaillissaient nettes et claires de sa pensée et s'en allaient s'imprimer dans le cerveau de ses jeunes auditeurs. C'est, je crois, dans le domaine de l'histoire et des sciences naturelles qu'il donnait les plus substantielles leçons.

En matière de géographie, il a été un novateur et la méthode partout employée aujourd'hui, il l'utilisait déjà il y a quarante ans. Sans doute, elle était encore insuffisamment dégrossie, encombrée de lourdeurs, mais le principe y était.

Grand admirateur de Toepfer, Alexandre Bourgeois était naturellement partisan des voyages scolaires et chez nous il a été l'initiateur des courses dans les Alpes, qui sont un complément obligé de l'enseignement livresque. Marcheur intrépide, ignorant la fatigue, la faim et la soif, il savait entraîner son monde, l'intéresser tout le long du chemin, et lui faire faire des étapes qu'on qualifierait aujourd'hui de révoltantes.

De son séjour en Amérique, Alexandre Bourgeois avait rapporté une grande admiration pour tout ce qui se faisait dans la grande république, et c'était toujours un plaisir immense pour ses élèves que de l'entendre raconter ce qu'il avait vu et fait dans ce lointain pays. Esprit foncièrement optimiste, il ne se souvenait que des beaux côtés

de son existence aux Etats-Unis et ses conférences jetaient son auditoire dans l'extase. En Amérique, Alexandre Bourgeois avait vu le *self-government* scolaire et il l'introduisit sous une forme réduite à l'Ecole industrielle en fondant une société des élèves sur le modèle des sociétés d'adultes. Au début, cette organisation fonctionna sérieusement et donna de bons résultats. Mais peu à peu une lente désagrégation se mit à ronger l'œuvre du début qui sombra définitivement en 1894, lors de l'installation du Collège dans le bâtiment neuf. La cause de cette déchéance ? Peut-être faut-il la chercher dans l'esprit frondeur et contradictoire de la population, qui existe déjà fortement enraciné dans l'âme de l'enfant et en vertu duquel l'intérêt de la nouveauté étant échu, il s'applique à battre en brèche des choses auxquelles il voue une affection décroissante.

Avec des ressources extra modestes, Alexandre Bourgeois parvint à acheter un matériel considérable d'enseignement, instruments de physique, modèles, collections, etc. A cet effet, il organisa avec ses élèves des soirées théâtrales qui jouirent du plus franc succès. Quel entrain il mettait dans leur préparation et comme il savait communiquer son enthousiasme à cette jeunesse d'alors. Ceux-là qui, sous sa direction, ont joué les scènes de *Tell* de Schiller, ne s'en souviennent-ils pas ?

Alexandre Bourgeois était non seulement un bon maître, mais un maître bon. Il aimait ses élèves d'une affection particulière, sincère et cordiale. Il ignorait la rancune et pardonnait tout. Certains éléments lui en ont fait voir, comme on dit, de toutes les couleurs. Jamais il ne s'en est souvenu et il traitait tous ses anciens élèves avec des sentiments égaux de vive et chaleureuse amitié.

Notre vieux maître a enseigné pendant 22 ans au Collège. Il a donné sa dernière leçon le 31 octobre 1898 et ce jour-là, il s'en est allé comme un autre jour, sans que l'autorité scolaire d'alors n'ait eu la pensée de lui dire un mot d'adieu et de gratitude devant ses élèves et ses collègues. Jamais je n'oublierai ce tableau navrant, celui de cet homme, de ce vieillard, déjà courbé sous le poids des ans, qu'on abandonnait à lui-même, avec une ingratitude notoire, le jour où il quittait l'école dont il avait été le principal initiateur et qu'il avait fidèlement servie pendant vingt-deux ans.

Alexandre bourgeois en fut positivement accablé, presque malade, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer une parole d'amertume

contre l'autorité qui oublia complètement ses devoirs envers un vieux serviteur.

Notre vénéré maître et collègue ne se cantonna pas strictement dans son enseignement. Il s'intéressa dès son retour d'Amérique à toutes les questions d'ordre industriel et commercial concernant la contrée. Pour lui, comme pour d'autres, la fondation de l'Ecole industrielle n'était qu'un premier pas ; le second devait être la création de l'Ecole d'horlogerie. Dans la mesure de ses moyens, comme particulier et comme membre du comité de la Société industrielle et commerciale, il s'appliqua de toutes ses forces à la réalisation de ce projet qui lui tenait extrêmement à cœur. Il eut la satisfaction intime de le voir arriver à chef et la cérémonie d'inauguration de 1908 fut pour lui, avant tout, une fête du cœur. Pourtant, l'Ecole d'horlogerie telle qu'elle existe, était pour lui un organisme incomplet. D'après son programme et ses idées, l'école professionnelle horlogère doit se composer de deux divisions : 1o une division technique dans laquelle on apprend à fabriquer des montres ; 2o une division commerciale dans laquelle on apprend à les vendre. La première, nous l'avons, la seconde, nous l'attendons encore.

Ayant pris sa retraite, Alexandre Bourgeois ne prit pas pour autant des loisirs. C'était un homme à l'esprit trop actif pour apprendre à ne rien faire. Il contribua au contraire à travailler, à observer dans tous les domaines. Il lisait beaucoup, écrivait encore davantage. Il fit des séjours en Italie, en Allemagne, même il retourna en Amérique. Avec l'âge, ses forces physiques et intellectuelles n'avaient pas baissé. En 1909, il fit encore une marche de 50 km en une seule journée.

En 1914 sauf erreur, une attaque le paralysa d'un côté. Il se remit cependant. Toutefois les forces allèrent en déclinant peu à peu et, tout dernièrement, les suites d'une chute provoquèrent l'issue fatale.

Et maintenant il n'est plus. Celui que tout le monde appelait avec respect Monsieur Bougeois s'en est allé. Avec lui disparaît un caractère, un homme à convictions solides dans tous les domaines, qui en toutes choses agissait selon sa conscience, sans s'inquiéter de l'opinion d'autrui. Dans notre commune, il a creusé le sillon d'une œuvre utile dont nous récoltons aujourd'hui le fruit. Que longtemps, que toujours, son nom demeure dans la mémoire non seulement de ses

Benjamin Viennet

Jean Solay

Rene Solay

C. Bourgeois

Alexis Capt

Charles Tizet

Helene Heylan

Jean Bourgeois



Gabriel Nicole
Edel Bourgeois

Amelie Lecoultra

Elise Capt

Helene Heylan

Eugene Aubert

Treize élèves de la première volée avec M. Alexandre Bougeois photographiés en 1880, soit un an après leur sortie du Collège. Tous naturellement n'avaient pas pu se rendre sur place pour cette photo prise sans aucun doute par Auguste Reymond. Voici la liste des 23 élèves de 1877 où les présent sur la photo ci-dessus sont cochés.

21 mars 1877

<u>Noms</u>		<u>Prénoms</u>	<u>Domicile</u>
Aubert	1	Charles	Solliat
* Aubert	2	Eugène	Sentier
* Bourgeois	3	Edel	Chez le maître
* Capt	4	Alexis	Chez Villards
* Golay	5	Jean	Sentier
* Golay	6	René	Brassus
Guerx	7	Emile	Sentier
Weylan	8	Souis	Sentier
Weylan	9	Edmond	Sentier
Wicole	10	Gabriel	Sentier
Pellet	11	Emile	Sentier
* Piquet	12	Charles	Chez Villards
Piquet	13	Paul	Chez le maître
Piquet	14	Emile	Solliat
Pletscher	15	Samuel	Chez le maître
Rochat	16	Hector	Brassus
* Riomet	17	Benjamin	Chez le maître
* Capt	18	Elise	Écofferie
Capt	19	Marie	Solliat
Leoultre	20	Adèle	Solliat
* Leoultre	21	Amélie	Solliat Amélie
* Weylan	22	Thérèse	Sentier
* Weylan	23	Mélanie	Campe

(fin de la page 5) :

anciens élèves et de ses amis – ce vœux est superflu – mais encore et surtout dans celle des citoyens qui veulent le bien moral, intellectuel et professionnel de notre jeunesse et le plein épanouissement de l'industrie horlogère.

S.A. (pour Samuel Aubert).

Le Collège scientifique du Chenit, bref aperçu historique sur son existence pendant ses premières années, par Samuel Aubert¹

La personne qui a joué un rôle capital éminent lors de la fondation du Collège et qui a été l'animateur indiscuté pendant longtemps, était M. Bourgeois dont la photographie est exposée à la salle des maîtres. Il fut durant sa carrière d'enseignant un bon et excellent maître, et un maître seulement trop bon, car il ne soupçonnait pas la malice de l'enfant et des élèves malicieux n'en manquaient pas pour profiter de son caractère débonnaire. En voulez-vous un exemple ?

Un jour dans une leçon sur les Romains, un garçon lui pose la question : M'sieu, les Romains n'avaient-ils pas essayé de construire un pont suspendu entre la Sicile et l'Afrique ? Mais voyons, où l'auraient-ils suspendu. Au ciel, Monsieur. Et M. Bourgeois de déplorer seulement la naïveté qu'il supposait dans cette question inspirée par une malice subtile. Mr. Bourgeois proposait à chaque classe de choisir une devise qui devait être en quelque sorte l'expression de son caractère particulier, de sa tournure d'esprit. Et le même élève, celui du pont suspendu, de lui proposer le plus sérieusement du monde : quand les oies vont aux champs, la première va devant !!! Très molle réaction de Mr. Bourgeois instituant un système spécial pour l'expression des manquements à la simplicité. Toute faute doit être frappée d'une amende de 2 à 20 centimes suivant sa gravité. Et puis l'école était organisée en une société dont le comité était nommé au scrutin secret par l'assemblée des élèves et son caissier en particulier tenait la comptabilité de cette saisie des amendes suivant des principes strictement commerciaux. Le fonds des amendes était destiné à subventionner des courses hors de la contrée. Mr. Bourgeois était un fervent de la montagne, des Alpes, des lieux historiques, aussi sous son impulsion des voyages eurent lieu en Valais, aux Ormonts, Diablerets et en Savoie. Ces courses étaient bien différentes de celles que l'on organise aujourd'hui pour les élèves. On allait prendre le train à Vallorbes ou le bateau à Rolle, à pied. On en revenait de même. J'ai pris part à une course de 3 jours à Salvan en 1885. Le rendez-vous était au Brassus à 3 heures du matin pour aller par le Marchairuz prendre le bateau à Rolle à 8 heures. Au retour, la cohorte quittait Rolle vers 6

¹ Tiré d'un manuscrit figurant dans les archives du collège du Chenit encore non inventoriées.

heures du soir pour regagner ses foyers au petit matin. Donc une course de 3 jours et 4 nuits. Aujourd'hui oserait-on entreprendre de telles excursions ? Plus tard, alors que j'étais déjà maître, nous étions allés à Chapelle des Bois. Au retour nous nous étions un peu attardé au Chalet Capt, alors habité par des gendarmes. De sorte que l'arrivée au Sentier fut un peu tardive, 20 heures environ, où les mamans m'accueillirent plutôt fraîchement !

Une autre caisse était alimentée par le produit des soirées théâtrales destinée à l'achat d'instruments de démonstration, les élèves louèrent entr'autres le Guillaume Tell de Schiller, aussi quelques fragments du Malade imaginaire de Molière. Les costumes ? Ils étaient d'une extrême simplicité et passablement anarchiques. Chaque acteur dans son domaine faisait son possible pour s'identifier au personnage qu'il représentait. Deux rôles importants étaient dévolus à Arnold Melchtal et à Wather Fürst. Celui-ci s'était affublé d'une grande barbe tandis que le premier d'une petite moustache. Dans le cours de la représentation ces ornements menaçaient de tomber, l'un des deux l'enleva subitement pour se le fourrer dans la poche sous les éclats de rire de l'assemblée.

Chaque soirée se terminait pas une partie familière comportant des jeux, aussi les élèves regagnaient-ils leur demeure très tard dans la nuit, un peu excités, et sur le chemin du retour ils se livraient parfois à des farces plus ou moins anodines.

Parmi les initiatives prises par M. Bourgeois, il en est une un peu particulière qui mérite d'être rappelée. L'élève qui avait fait une belle composition, était invité à la transcrire dans un cahier destiné à ce genre de travail. De même, après chaque grande course, le meilleur ou la meilleure en rédaction, avait l'honneur d'en faire la narration dans ce même cahier. Du temps où j'étais maître, trois ou quatre de ces cahiers existaient, dans lesquels j'ai lu avec quelque attendrissement des récits de courses, compositions d'élèves de ma volée ou de celles qui l'ont précédée. Je crois qu'ils ont été conservés.

Le collège, par ce tableau plutôt incomplet que je viens de vous présenter, vous pouvez vous faire une idée de son existence au temps de son enfance, de son régime interne, des organisations diverses qu'il comprenait. Dès lors bien des choses ont changé. Le passé n'est plus. Une page certes intéressante est tournée.

Comme bien d'autres institutions, le Collège a vécu, au commencement, une existence bien modeste. Mais peu à peu, grâce à l'appui qu'il a rencontré dans la population et les autorités, il a conquis une place de plus en plus importante dans la contrée, une place telle qu'aujourd'hui personne ne combat la nécessité pour elle de posséder un établissement capable de donner à sa jeunesse une instruction secondaire judicieusement comprise. La preuve en est donnée par les transformations, les améliorations successives que l'autorité communale a jugé indispensable de faire subir à l'institution.

En ce qui me concerne, j'ai fait 3 années au Collège à titre d'élève dont j'ai conservé des souvenirs très forts, puis 37 ans 1 mois et 4 jours (excusez la

précision) comme maître, période pendant laquelle je me suis efforcé non seulement d'instruire les élèves qui m'étaient confiés, mais encore d'attirer leur attention sur les difficultés qu'ils rencontreraient plus tard dans la vie.

Pour terminer, je fais les meilleurs vœux pour la prospérité de ce Collège auquel je m'y suis donné tout entier ; pour le succès de l'enseignement que la jeunesse reçoit, pour qu'il soit de plus en plus capable de former des citoyens non seulement cultivés mais conscient de leurs devoirs vis-à-vis de la société, du pays en général et du prochain en particulier.

Samuel Aubert, Le Solliat, le 25 mai 1952².



Sur le perron en 1896. Alexandre Bourgeois est encore directeur et maître pour deux ans. A ses côtés les professeurs de l'époque, dont Samuel Aubert qui deviendra un animateur indispensable du collège. Devant la classe, sixième depuis la gauche, avec un tablier blanc, la petite Emma Lecoultre, de la Golisse, auteur d'un texte étonnant « Le ciel étoilé » qui paraîtra dans cette même rubrique. Le nombre des élèves de cette école secondaire est déjà étonnant.

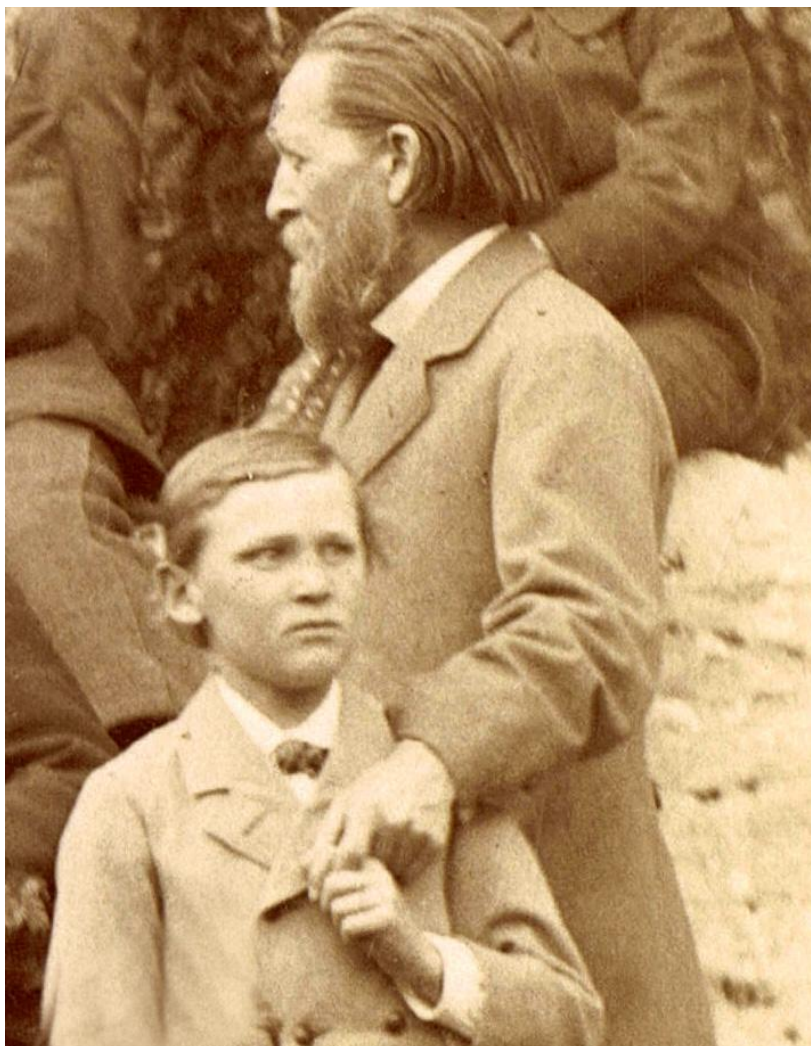
² Les photos du texte original d'une écriture délavée, ont rendu la lecture de ce texte très difficile, avec une transcription en conséquence.

21 mars 1877

4

<u>Noms</u>		<u>Prénoms</u>	<u>Domicile</u>
Aubert	1	Charles	Solliat
* Aubert	2	Eugène	Sentier
* Bourgeois	3	Edel	Chez le maître
* Capt	4	Alexis	Chez Villards
* Golay	5	Jean	Sentier
* Golay	6	René	Brassus
Guerx	7	Emile	Sentier
Weylan	8	Louis	Sentier
Weylan	9	Edmond	Sentier
Bicole	10	Gabriel	Sentier
Pellet	11	Emile	Sentier
* Liguët	12	Charles	Chez Villards
Liguët	13	Paul	Chez le maître
Liguët	14	Emile	Solliat
Fletscher	15	Samuel	Chez le maître
Rochat	16	Hector	Brassus
* Pionnet	17	Benjamin	Chez le maître
* Capt	18	Elise	Ecofferie
Capt	19	Marie	Solliat
Leoultre	20	Adèle	Solliat
* Leoultre	21	Amélie	Solliat Amélie
* Weylan	22	Thérèse	Sentier
* Weylan	23	Mélanie	Campe

Première volée, 23 élèves.



Extrait de la photo de classe de 1885. Quel maître actuel se permettrait cette familiarité, d'ailleurs peut-être voulue par le photographe Auguste Reymond qui aimait à composer de véritables tableaux pour ses clichés souvent pris en forêt. Un Maître.

Le Collège scientifique du Chenit de 1900 à 1926 - par Auguste Piguet -
FAVJ novembre 1926, extraits propre à M. Alexandre Bourgeois

Nourri de Tœpffer, M. Bourgeois rêvait pour ses élèves de longues randonnées sac au dos en pleine nature alpine. Mais à une époque où la Vallée n'était pas encore desservie par le chemin de fer, le transport de la gent écolière aux rives du Léman n'était point chose aisée et devait se faire à pied par mesure d'économie. Réveillé tôt après minuit, tout ce petit monde s'acheminait par le Marchairuz vers Rolle où il s'agissait d'attraper le bateau de 7 heures.

M. Bourgeois, conformément aux principes de Tœpffer, ne prenait aucune mesure préalable quant à la couche et aux repas de ses écoliers. Arrivé sur place, le maître parlementait avec l'hôtelier, le paysan ou le vacher. Partout il

eut la chance de rencontrer de braves gens qui consentirent à régler leurs prix sur la modicité des bourses !

Les repas, à part le produit des sacs, avaient quelque chose de spartiate. Il fallait que les jeunes estomacs qui eussent volontiers consommé un dîner plus complet, se contentassent d'une assiettée de soupe, d'une tasse de café ou d'un morceau de pain et de fromage. Lui-même d'une sobriété exemplaire, M. Bourgeois mesurait chacun à son aune et partait du principe que le possesseur d'un ventre trop bien garni ne saurait donner un gros effort physique.

Le retour des alpinistes improvisés s'opérait aussi via Rolle et le Marchairuz. Les vaillants gosses, recrues de fatigue, rentraient chez eux fort tard dans la nuit.

L'optimisme imperturbable du maître ne fut point déçu. Jamais il n'arriva le moindre accident, ce qui ne laisse pas de surprendre.

En 1892, M. Bourgeois conduisit encore ses élèves à Salvan. Ce devait être pour longtemps la dernière grande course dans les Alpes, cela pour une double raison. Le grand animateur de ces excursions périodiques se faisait vieux. D'autre part, le système des amendes infligées pour arrivées tardives ou manquements à la discipline venait d'être supprimé. Or, le montant des amendes contribuait pour une large part à financer les courses.

Neuf ans s'écoulèrent avant que la tradition des longues excursions alpines fut reprise par le maître de sciences. Celui-ci se révéla chef de course hors ligne.

L'imprévu, qui certes avait son charme, fit place à un système où rien n'était laissé au hasard. Désormais, les projets de course seront étudiés dans leurs moindres détails ; les prix des lits, es repas, les menus même, seront établis d'avance, d'entente avec l'hôtelier. Un guide sera prévu dans certains cas. Les papas et les mamans pourront sans appréhension voir partir leurs bien-aimés pour la haute montagne.

En vue de diminuer les frais causés par les grandes courses, des soirées dramatiques et musicales furent organisées. Déjà du temps de M. Bourgeois, des efforts avaient été tentés dans ce sens. Sous l'habile direction du maître de français, qui se dépensa sans compter, nos soirées scolaires prirent peu à peu un cachet artistique, en harmonie avec le goût de notre population pour tout ce qui touche à la scène et à la musique.

Mais bientôt les maitres du Collège constatèrent un certain relâchement dans les études occasionné par les soirées. Pendant un mois et plus, les élèves n'étaient plus du tout à leur affaire. Pour éviter un trop grand déchet, il fut décidé que soirées et grandes courses n'auraient lieu dorénavant que tous les deux ans. Ce furent, en 1901, le St-Bernard, en 1902, Evolène-Arola, en 1904 Bella-Tola, en 1906 le col de la Gueulaz, en 1908 le Moléson, en 1910 le Chamossaire, en 1912 le St-Bernard, en 1914 Evolène-Bricola.

Sur ces entrefaites survint la guerre. Vu les temps difficiles et la nécessité de comprimer les dépenses, il fallut se contenter de courses de deux jours

dans le Jura. St-Cergues en 1916, le Chasseron en 1918, la Dôle en 1919, le Creux du Van en 1920.

Sa dernière grande sortie en 1892 , à nouveau une course à Salvan

Il est trois heures et demie du matin ; notre petite Vallée est encore plongée dans un profond sommeil. Un épais brouillard enveloppe tout le fond du vallon, rien ne semble troubler le silence qui plane sur la montagne, les champs, les maison et les jardins. Mais non, pourtant les élèves du Collège Industriel gravissent les sentiers escarpés qui conduisent à la grande route du Marchairuz. Que faisons-nous ici et pourquoi sommes-nous en route de si bon matin ?

Nous allons à Salvan, au glacier du Trient et à Martigny. Nous devons prendre le bateau de huit heures un quart à Rolle. Le ciel qui, quelques instants auparavant, était couvert de nuages, est à présent pur et magnifiquement étoilé. La lune nous inonde de ses pâles rayons qui glissent à travers le brouillard, donnent une forme fantastique aux objets qui nous entourent. Voici la route du Marchairuz, elle côtoie le bois des Chaumilles, descend la vallée des Amburnex, célèbre par sa flore, grimpe une pente assez raide au haut de laquelle on trouve l'asile du Marchairuz. Monsieur Bourgois fait le dénombrement de sa troupe, expédie quelques dépêches et nous commençons la descente. Près su Sapin à Siméon, nous faisons une courte halte pour admirer la plaine, le lac enveloppé de brouillards et plus haut, les hautes cimes du Mont-Blanc, éclairées par le soleil levant. La route s'enfonce dans la forêt en faisant de nombreux lacets. Nous prenons au droit, foulant l'herbe épaisse humide de rosée³. Plus bas, la route est entourée d'un haut talus où M. Bourgeois trouve une quantité de fleurs étrangères à la Vallée de Joux, entr'autres une orchidée à fleurs blanches, rependant une odeur délicieuse. Des fraises et des framboises y abondent aussi à notre grande joie. La lisière de la forêt est marquée par des broussailles au milieu desquelles on trouve une charmante fleur de la famille des lys.

Voici Gimel, village de peu d'importante, et plus loin, la grande route blanche qui s'étend à perte de vue. Elle est ombragée ça et là par des cerisiers couverts de bien jolis fruits noirs ou rouges. Des garçons qui sont en avant et par conséquent hors de la surveillance de M. Bourgeois, ne peuvent résister au plaisir de croquer du fruit défendu, si bien qu'ils sont fort apostrophés par une paysanne qui ne veut pas voir manger sa récolte.

Il nous semble que jamais Rolle n'arrivera ! Toujours la même route blanche et les mêmes champs de froment ou de seigle déjà jaunis par les rayons du soleil. Enfin, voici le Mont, hameau composé de maisons disséminées. Encore une descente rapide et nous serons à Rolle. Courage,

³ On peut se demander quel était l'état des chaussures et des chaussettes après avoir traversé toute cette mouillasse !

nous arriverons bientôt. Le chemin traverse les vignes dont la récolte, dit-on, sera meilleure cette année que les années précédentes. Par de petites ruelles, nous débouchons sur la Grand'Rue de Rolle ; elle aboutit au lac.

Quel bonheur d'être arrivé ! Quel bonheur de se reposer sur les bancs du quai et de voir approcher le bateau qui nous transportera à Villeneuve. Dès qu'il paraît c'est à qui pourra lire son nom situé sur le côté du bateau. C'est le Dauphin, Que notre Caprice doit sembler chétif comparé à cet important navire, notre Caprice que nous voyons si grand mis à côté de nos bateaux de pêcheurs.



Le Dauphin vers 1890, navire d'assez petites dimensions et sur lequel toute la classe de plus de 40 personnes avec les maîtres put prendre place.

Nous voici installés en seconde classe, assis à l'avant. Un coup de sifflet du capitaine et nous voilà partis. Quel charme je trouve à voguer ou plutôt voler rapidement sur l'eau bleue, effarouchant en passant quelques mouettes aux ailes blanches, se laissant paresseusement bercer par les vagues ou bien voir passer sur la rive un coquet village envahi par la verdure. Nous touchons d'abord Morges, puis Saint-Sulpice et nous arrivons à Ouchy. Déjà de loin se voit Lausanne et nous en distinguons les tours de la cathédrale et des églises ; sur la rive, les chantiers de la Compagnie des bateaux du Léman. Le Mont-Blanc est là, triste épave de la terrible catastrophe qui a bouleversé Lausanne il y a quelques semaines. Que de douloureux souvenirs se rattachent à cet élégant bâtiment, un des plus beaux et des plus grands vapeurs du Léman⁴.

⁴ Le Mont-Blanc est mis en service en 1875. C'es le premier bateau salon du Léman. En 1892, année de la course à Salvan, un terrible accident fera plusieurs victimes. Il s'agit de l'explosion de la chaudière. Le navire est

Le bateau reprend sa marche ; nous entrons dans le vignoble par excellence, la côte de Lavaux. Les premier village que nous trouvons est Lutry. M. Amaudruz, parvenu par une dépêche, nous rejoint. Voici Cully et le modeste monument qui rappelle le beau dévouement de Davel, C'est un simple obélisque de marbre blanc ombragé de magnifiques platanes. A toute vitesse, le vapeur nous conduit vers la seconde ville du canton, Vevey, qui aujourd'hui a beaucoup d'animation ; c'est le jour du marché. Nous avons devant nous une des plus belles contrée de la Suisse, le riant pays de Montreux, parsemé de magnifiques hôtels.

Mais silence, respect au vieux doyen qui s'avance là-bas, Chillon, qui a reçu tant d'illustres prisonniers qu'il en gade un espace morne et sévère malgré la riante verdure qui l'entoure.

Villeneuve, lieu de notre destination apparaît dans la brume, car depuis quelques heures, le ciel s'est couvert de nuages et de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. Voici le port « débarquement » crie le capitaine. Aussitôt garçons et filles se hâtent de franchir la passerelle et se dirigent ensuite vers la gare.

Nous voilà partis ! La pluie, chassée par le vent, frappe contre les portières hermétiquement fermées. Nous n'apercevons que peu de la vallée du Rhône, du fleuve sur lequel nous passons et repassons, des hautes cimes blanches qui semblent nous écraser. Quelques dames anglaises apprennent que nous allons à Salvan, poussent de telles exclamations et avec un accent si drôle, que nous nous en amusons beaucoup. A travers la buée des vitres, j'aperçois vaguement la gare d'Aigle, d'Ollon, St. Triphon et de Bex. Elles n'ont rien de remarquable, banale comme toutes les gares.

A toute vapeur, le chemin de fer nous conduit à St. Maurice où nous devons changer de train. Encore une station, et nous serons à Vernayaz. Tout le monde se précipite aux portières. Nous allons voir la cataracte formée par la Sallanche. La voilà ! Regardez ! Oh ! qu'elle est belle ! sont les cris qui se croisent dans le wagon. La plupart des élèves se taisent, en extase, muets devant ce si beau spectacle. Là, devant nous, entre deux rochers, la masse d'eau tombe d'une prodigieuse hauteur, lente et tranquille, mais fière et imposante. Elle disparaît trop tôt à nos yeux éblouis. Quelques secondes plus tard, le train stoppe. Nous voici arrivés . Tous nous avons les jambes engourdis. Les premiers pas sont incertains. Hourrah ! nous avons le beau temps ! En effet, la pluie a cessé et le temps n'est pas noir du tout. Nous apercevons très bien la Dent de Morcles qui, toute blanche, se dresse devant nous. Sous la conduite de M. Amaudruz, nous allons admirer de plus près la cataracte. Mais il nous faut aller dîner à Salvan. En avant ! Il y a quarante-neuf contours à faire et la pente est raide. Le chemin, ombragé de magnifiques

réparé puis change de nom et prendra celui de La Suisse, pour changer encore une fois encore de nom pour devenir l'Evian. Il est mis à la retraite en 1940.

châtaigniers et noyers, passe et repasse sur un ruisseau qui, après bonds et cascades, va rejoindre la Sallanche.



Sans doute il était écrit que nous apporterions le mauvais temps, car dans la riante vallée du Rhône, en montant, nous apercevons les bouillards qui, à notre suite, pénètrent dans la gorge et se traînent sur les flancs de la montagne. Bientôt une pluie fine et glacée accueillie sans enthousiasme par des écoliers en vacances, se met à tomber. Enfin, voilà Salvan. A fond d'une sorte d'entonnoir formé par de hautes cimes dont les pentes inférieures disparaissent sous la verdure. Le village, avec ses chalets en bois couverts d'ardoises de toutes les formes et de toutes les couleurs est dans une situation ravissante.

Avec quelle satisfaction nous allons prendre possession de nos quartiers de nuit, situés aux étages de l'Hôtel des Gorges du Triège. Quelques Anglaises se hasardent à mettre la tête à la fenêtre et lorgnent la bande d'intrus qui sans merci vient troubler leur repos.

Bientôt toutes les provisions sont déballées. C'est avec la satisfaction d'écoliers qui ont gagné leur dîner que nous mettons en devoir d'alléger nos sacs. Après le repas, une reconnaissance est faite dans le village ; les uns vont regarder l'église, les autres se donnent le plaisir de patauger quelques instants au milieu du village qui est bâti tout en bois, devenu presque noir sous le soleil et la pluie. M. Bourgeois appelle les uns et les autres. Nous voulons profiter du temps qu'il nous reste ce soir pour aller voir la chute de Dailley, à trois quarts d'heure de Salvan. Le soleil éclaire la vallée du Rhône, et là, à nos

pieds, Martigny se distingue parfaitement. Le St-Bernard fait comme une trouée dans la haute chaîne sombre que nous avons devant nous.

Le ciel n'a que quelques nuages et nous espérons le beau temps pour demain. La chute est située au fond d'une gorge. Un cri d'admiration nous échappe en y arrivant. Dans cette nature sauvage, au milieu de sombres sapins, au pied d'immenses rochers, entourée de poussière d'eau faisant une auréole à son noble front, la chute, blanche comme la neige, se détache vivement des rochers gris et offre un tableau saisissant.



Le soir approche, il faut rentrer. Le retour s'effectue rapidement. L'hôtelier nous montre nos chambres, toutes très gaies et très jolies. Tout le monde va se coucher après le thé que la caisse du Collège a la bonté de payer. Comme il se fait un peu attendre, M. Amaudruz profite de chanter quelques-uns des airs que nous avons appris à l'école. Les Alpes suisses, le Printemps, les Armaillis se succèdent et sont assez bien exécutés. Les tasses de thé s'enlèvent au milieu des rires et des plaisanteries. Nous montons à nos chambres. A ce moment, la plus désagréable musique se fait entendre. A nos oreilles fatiguées le piano de l'Hôtel ronfle comme un orgue de barbarie. Malgré ce vacarme, je m'endors bientôt ; ce n'est qu'à quatre heures que le cor du gardien des chèvres qui résonne dans le village endormi me réveille, toute étonnée de cette musique étrange. De toutes les directions accourent les chèvres dont les clochettes tintent joyeusement dans le silence. Puis les matines sonnent à l'église en face de nous. M. Bourgeois vient frapper à nos chambres. Quelques minutes plus tard des portes s'ouvrent et se ferment, des paroles animées et de joyeux rires résonnent dans le vaste escalier de l'hôtel, à l'ennui des nonchalantes pensionnaires, qui se demandent quels gens ont la pensée de

se lever à ces heures. Nous sommes bientôt tous rassemblés dans la salle à manger et nous attaquons de bon cœur l'excellent déjeuner qui nous attendais.

M. Bourgeois nous apprend que nous ne pourrons pas aller au Trient, le temps est trop mauvais. Le guide lui-même a déclaré que c'était impossible. Quel dommage ! Quel désappointement ! Mais nous n'y pouvons rien et le meilleur à faire, c'est de montrer bonne mine à mauvais jeu. Nous avons du moins une consolation ; nous irons visiter les gorges du Triège. Bientôt, encapuchonnés, nous prenons le chemin qui passe par Marécottes et qui, en une demi-heure, nous conduit aux gorges. Puis nous grimpons la galerie, tantôt longeant le bord des rochers, tantôt passant et repassant sur les gorges. Ici c'est une cascade toute blanche d'écume, là l'eau roule sur d'énormes pierres et rejaillit, furieuse d'être arrêtée dans sa course, puis plus loin, le chemin passe sur le torrent encaissé entre les rochers et enfin, tout en haut, là où la galerie s'avance de quelques pas dans le vide, là où les rochers sont à pic ; là, dans ce milieu sauvage et retiré, à nos yeux s'offre une magnifique chute dont le bruit sourd est rejeté par des milliers d'échos. L'entrée de la galerie est fermée par une maisonnette où l'on trouve à acheter curiosités, blocs de marbre, gobelets, photographies. De la fenêtre le regard plonge dans le vide et s'arrête sur l'eau blanche, palpitante de sa dernière chute.



Les Marécottes.

Le retour n'est pas très gai, car la pluie se met de la partie, à la hâte nous reprenons le chemin de l'hôtel. De retour à Salvan, nous emballons nos sacs. Adieu Salvan, ou plutôt au revoir, capitale des chèvres. J'espère une fois te revoir et sans parapluie, pouvoir admirer tes beautés !

En route pour Vernayaz. Les quarante-neuf lacets nous semblent au moins doublés de moitié et que nous sommes heureux, quand, quittant le sentier où l'on enfonce jusqu'à la cheville dans la boue liquide, nous nous trouvons sur la route.

Tout à coup M. Bourgeois a une idée. Si nous allions aux gorges du Trient ? Nous en avons le temps. Vite en route. Nous payerons de notre argent s'il le faut. Allons. Avec plaisir nous voyons s'ouvrir la lourde porte qui ferme l'entrée du chemin de la gorge. Ce qui frappe d'abord les yeux, ce sont les immenses rochers à pic qui s'élèvent à une hauteur vertigineuse, trois cents mètres nous a-t-on dit. A un endroit, on ne voit pas le ciel et le soleil ne peut pénétrer dans la gorge. Par exemple je suppose qu'aujourd'hui il aurait assez de peine à arriver jusqu'à nous ! Et plus bas, un torrent aux eaux vertes roulant majestueusement. C'est à regret, bien à regret, que nous voyons arriver le bout de la galerie. Nous redescendons, arrêtés à chaque pas par une nouvelle merveille ou une nouvelles curiosité. La gorge s'élargit, nous voici à la porte. Nous reprenons la route de la gare. La crainte d'arriver trop tard nous donne des ailes.



Nous faisons enfin le premier pas de retour du côté de notre Vallée que pour moi j'aime mieux, sans la trouver plus belle, que quelque pays que ce soit, fut-il enchanté. Nous descendons à Villeneuve et nous traversons rapidement la Grand'Rue pour nous rendre à l'Hôtel de Ville où nous devons dîner. La première chose à faire est de se débarrasser des sacs et des châles

mouillés. Tout le monde prend place à une longue table où l'on est avisé de ne pas trop étendre ses coudes. Après avoir fait honneur à l'excellent dîner, nous prenons le chemin de l'embarcadere. Le bateau arrive, chose étrange, c'est un vieil ami, le Dauphin, le même Dauphin qui nous a transportés en sens inverse. Nous défilons sur la passerelle ; à l'entrée d bateau, une vieille dame anglaise nous numérote avec des gestes excessifs, très surprise « de ce que les demoiselles sont aussi de la partie ! » Nous nous installons sur le pont, comptant sans la pluie qui nous force à descendre dans la cabine. Le vent se met de la partie, bientôt il est difficile de tenir debout au milieu de la chambre. La pluie cesse. Enveloppés de châles, quelques-uns se hasardent à monter sur le pont. La scène est magnifique ! Pour moi qui ne me suis trouvée que sur un Léman calme et riant, c'est la première fois que je le vois en furie, des vagues toujours d'un bleu sombre, mais surmontées d'une crête d'écume blanche, se brisent avec furie contre le Dauphin. Du côté de Genève, l'eau se confond avec le ciel et donne l'illusion de la mer. C'est avec peine que nous restons en équilibre sur le pont balayé par le vent. Voici un autre bateau, le Winkelried. Le plus grand des vapeurs du Léman. En passant près de nous, il fait danser le Dauphin comme une coquille de noix. La pluie arrive, nous dégringolons à la hâte dans le salon. Tout ce que l'on voit alors des endroits où l'on s'arrête, ce sont les pilotis et les barrières des ports. Bientôt tout le monde s'agite ; l'un réclame un sac, l'autre son chapeau, celui-ci un châle, c'est que voilà Lausanne. Ouchy approche rapidement et nous débarquons transis et engourdis.



Le Léman sait être balayé par des tempêtes redoutables. On y connut plusieurs nauvrages. Ici le Winkelried, premier du nom et second bateau à vapeur lancé sur le Léman en 18924, démonté déjà en 1842.

La pluie a cessé ; nous nous hâtons de monter à Lausanne. La majorité de la troupe reste à la gare, par petites escouades, les uns se dirigent vers la cathédrale, les autres du côté de Montbenon. Mes camarades désirant voir le Palais de Justice, je monde avec elles. Après avoir traversé la place St. François et la rue du Grand Chêne, nous débouchons sur un immense parterre, sillonné dans tous les sens d'allées sablées et décoré de magnifiques gazons et buissons de fuchsias et de capucines. Nous arrivons ensuite devant le palais. De l'extrémité de la promenade, ombragée de platanes séculaires, on a une vue magnifique sur les Alpes et le lac. Nous admirons ensuite la grotte, ses canards et ses cygnes ; puis nous redescendons à la gare. Après beaucoup d'appels, du va-et-vient, étourdis par ce bruit et à ce brouhaha, nous partons enfin.

La route de Lausanne à Vallorbes est monotone et n'a rien de bien intéressant. Toujours des champs de blé, des pommes-de-terre, des maisons de garde-voie, des hameaux, fers vaches. Renens, Cossonay, La Sarraz, Croy apparurent et disparurent successivement. Enfin, voici la bifurcation du Day et après le grand viaduc de Vallorbes. Le train ralenti sa marche, nous avons le loisir de contempler de notre vertigineux observatoire le ravin et l'Orbe à nos pieds. Nous arrivons à Vallorbes. Maîtres, écoliers, armes et bagages se déposent et sont déposés sur le trottoir de la gare, attendant le Pont-Vallorbes qui ne tarde pas à approcher. Nous en prenons joyeusement possession et quels rires, quels cris, quel tapage. On ne s'y entend plus. Les pauvres garde-voie ont certainement dû se demander si, vu la bande de sauvages qui a envahi leur tranquille contrée, ils n'y aurait pas lieu de prévenir la police. Et avec le tunnel, quelques-uns commencent : Ô nuit ! que j'aime ton mystère ! Cet hymne grave est étouffé par une chanson comique qui elle-même est interrompue par une tempête de bravos. Et c'est la joie, après la nuit du tunnel. Nous voici dans notre paisible Vallée, à côté des eaux bleues du lac Brenet. Elles ne sont guère bleues aujourd'hui, car la pluie en altère sensiblement la couleur. Nous entrons en gare. Tout le monde se précipite dans le bateau. En se serrant, nous trouvons tous place dans le salon. La petite cabine où nous sommes entassés, n'est pas très confortable, l'eau coule le long des parois et nous pénètre d'une sensation froide peu agréable. Au Rocheray, papa m'installe dans l'omnibus, en peu de temps je suis à la maison, contente et heureuse de notre course, mais encore plus contente d'oublier mes fatigues dans un bon sommeil⁵ !

IIIe classe

Marguerite Piguet

⁵ Cette course n'aura donc été que d'un jour, et témoigne d'une volonté de faciliter les choses de la part du chef d'équipe, le maître Alexandre Bourgois. Le fait de ne pas aller au glacier de Trient a-t-il nécessité de raccourcir la course d'un jour ?



Au terme du voyage en train, on retrouvait un bateau beaucoup plus modeste, le Caprice, premier du nom.

Documents – extraits d'état-civil fourni par M. Dominique Beerney, généalogiste.

N° 14

Bourgeois
Claude-Alexandre-Henri

Le *vingt-neuf* ~~mil neuf cent~~ ~~mil huit cent quatre-vingt~~ *Septembre*
dix-sept à deux heures *hrente* minutes du *matin*
est décédé à *ux Siguet-Jessous*.

de *Fracture du col du fémur droit* selon certificat médical,
Bourgeois Claude Alexandre Henri Profession: *Professeur*
fils de *Alexandre Jean Henri* et de *Ésmae Susanne née Furet*
Etat civil: *mari de Henriette Emma Golay* Religion: _____
de *Montagny* domicilié à *ux Siguet-Jessous*
né le *quatre Octobre* mil *huit* cent *vingt-neuf*.
Inscrit au présent registre le *vingt-neuf* ~~mil neuf cent~~ ~~mil huit cent quatre-vingt~~ *Septembre*
~~mil huit cent quatre-vingt~~ *dix-sept* sur la déclaration de *Monsieur*
Saul Nicole, ami du défunt.

Confirmé après lecture faite:
F. Nicole
L'OFFICIER DE L'ÉTAT CIVIL:
Communiqué à l'état civil *Fabriel Golay*
de *Montagny*.



Henriette-Emma Golay, épouse d'Alexandre Bourgeois. Elle le secondait et l'accompagnait éventuellement lors de ses courses. Sa présence reste discrète.

N° 2
Bourgeois &
Golay

Nom et profession de l'époux :

Lieu d'origine et de domicile :

Noms des parents :

Etat civil :

Date de la naissance :

Nom et profession de l'épouse :

Lieu d'origine et de domicile :

Noms des parents :

Etat civil :

Date de la naissance :

Date des publications :

Aujourd'hui Vingt-sept avril mil huit cent
quatre-vingt-six par devant l'officier de l'état civil soussigné, ont
comparu :

1. Bourgeois Claude-Alexandre-Henri professeur
de Montagny domicilié à aux Piquet-Dessous
fils de feu Alexandre Jean-Henri et de feu Jeanne Suzanne née Graet
Veuve de Alexandre-Cécile-Frédérique née Türex
née à Paris le quatre octobre mil huit cent vingt-neuf

et

2. Golay Henriette-Emma sans profession
de Chenit domiciliée à aux Piquet-Dessous
fille de feu Auguste-Julien et de feu Julie-Henriette née Capit
Célibataire
née à aux Piquet-Dessous le 31 décembre mil huit cent cinquante-trois

Les publications ont eu lieu à Brussus, au Sentier, à Montagny
pendant le temps légal et sans opposition.

Après avoir examiné les papiers présentés par les fiancés en conformité de la loi
et après leur avoir demandé séparément s'ils veulent se prendre pour mari et femme,
l'officier de l'état civil soussigné, sur leur réponse affirmative, les a, au nom de la loi,
déclarés unis par le mariage.

Signatures

des époux :

C. Bourgeois
Emma Bourgeois

des témoins :

Joseph Golay
Sébastien

L'officier de l'état civil :

Hector Golay

Papiers présentés :

Publication Brussus,
Sentier et Montagny.

Le mariage a été communiqué aux

officiers de l'état civil de

Sentier et Montagny.

Reconnaissons, sans pouvoir nous y attarder faute de documents, le soutien inconditionnel
de l'épouse de M. Alexandre Bourgeois, Golay Henriette-Emma née Golay, née en 1853.

(118.)

422

Bourgeois pour les noms d'Alexandre Henri, (inscrit à l'Etat Civil)
 (Cl. Al. H^e) - Henri Bourgeois, homme de confiance, de Bouz
 stagny, Cant^{on} de l'Ain, en Suisse, et à Paris rue
 de Provence, 2^{me} arrond^t, H. 19 et de Susanna Gruet, son
 épouse, a été baptisé le sur-lendemain par Paul-
 Henri Marron, pasteur, président de l'Eglise Réfor-
 mée de Paris, Chevalier de la Légion d'Honneur
 sousigné. Il a eu pour parrain Claude Landry
 et pour marrain Judith Christin, épouse de
 Marguerite Bourgeois.
 423.

7 octobre 1889.

† M. A. Bourgeois.

Samedi 29 septembre, aux Piguet-Desson
 est décédé à l'âge de 88 ans, M. A. Bourgeois
 ancien professeur à l'Ecole industrielle. Ses
 amis et anciens élèves lui ont rendu les derniers
 honneurs, le 1^{er} octobre et ont accompagné sa
 dépouille mortelle jusqu'à la gare du Sentier,
 d'où le train de 2 h. l'a emmenée à Lausanne
 pour l'incinération. Sur la place de la gare, M.
 P. Meylan directeur du Collège a retracé, en
 termes excellents, la carrière pédagogique du
 défunt et M. Jeannet a dit ce qu'il a été comme
 chrétien. Dans un prochain numéro, nous re-
 viendrons sur la vie et l'activité de cet homme
 bon et vénéré par tous ceux qui l'ont connu.

FAVJ du 4 octobre 1917.